



**HAL**  
open science

**”Non ti spogliero’ solo per portarti al letto” :  
construction sociale du sentiment amoureux chez les  
neomelodici**

Nathan Brenu

► **To cite this version:**

Nathan Brenu. ”Non ti spogliero’ solo per portarti al letto” : construction sociale du sentiment amoureux chez les neomelodici. *La Camera Blu. Rivista di Studi di Genere*, 2014, Against gender-based violence: feminist perspectives, 11, pp.[1-15]. 10.6092/1827-9198/2966 . hal-03788593

**HAL Id: hal-03788593**

**<https://hal.science/hal-03788593>**

Submitted on 26 Sep 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NoDerivatives 4.0 International License

Nathan Brenu

« *Non ti spogliero' solo per portarti a letto* »

*Construction sociale du sentiment amoureux chez les neomelodici*

Abstract

The A. wrote this text during his first stay in Naples. He didn't mean to develop a deep research, but only to write a satirical pamphlet and to develop some unusual concepts such as the « economic phallus ».

Keywords : Male dominance, love, folklore.

On écoute tous des chansons. Nos cœurs peuvent même vibrer au rythme d'une musique. Des couples se font et se défont au grès des chansons d'amour. Des gens se sont embrassés il y a plusieurs décennies sur la musique du film commercial *La boom*. Certains ont pleuré en 1998 quand Céline Dion sonnait le glas du film *Titanic*. Qui n'a pas déjà vu les sourires d'un vieux couple entendant le slow de leur adolescence : « c'est la première fois qu'on a dansé ensemble chéri, tu te souviens » ? Qui ne se souvient pas d'un triste moment de sa vie où une rupture pouvait se bercer dans les bras d'une enceinte à laquelle on faisait répéter cent fois la même mélodie ? Bien sûr, on écoute tous des genres de musique différents, et de Jacques Brel aux sons qui sortent des radios de supermarchés aujourd'hui, il y a un fossé immense. Si l'on écoute *Le sourire des villes* de Rocé tous les jours, on ne vit pas pareil que ceux qui préfèrent écouter *La solitudine* de Laura Pausini. Le style de musique écouté peut aussi être voué aux moqueries. Aujourd'hui, Gérard Lenorman fait plutôt rire la jeunesse alors qu'il a sûrement rempli d'émotions les salons de ménagères dans les années soixante-dix. Serge Lama en fait pleurer quelques-uns alors qu'il en rend d'autres hilares. Mais dans tous les cas, qu'importe ce qu'on écoute, la musique affecte notre vie. Elle nous ressemble et nous transforme à la fois.

La première fois que j'ai pu entendre de la musique napolitaine, c'était à Ravenne dans le nord de l'Italie. Ça n'était pas de la musique traditionnelle napolitaine, riche et atemporelle. C'était plus récent. Des « tubes » qu'on te fait écouter pour en rire et les tourner au ridicule, ce qui est assez aisé étant donné le genre. Je me demande maintenant si mon ami du nord, qui me montrait aussi ses vidéos de kick boxing, ne faisait pas partie de ceux qui se moquent de ce style tout en l'écoutant très régulièrement. En tout cas, il dissimulait assez mal une certaine culture du mépris pour

« *Non ti spogliero' solo per portarti a letto* »  
*Construction sociale du sentiment amoureux chez les neomelodici*

le *Mezzogiorno* ; mépris de tous les jours qui se travestit dans l'humour des discothèques et des terrains de rugby « nordistes ».

Le chanteur méridional s'appelait Raffaello, la chanson, *Per sempre*. C'est un de ces chanteurs dit *neomelodico* proche du milieu camorriste. Il chantait l'amour et semblait séduire une femme grâce à une voiture de luxe, un grand restaurant en bord de mer, un costume gris ouvert sur un T-Shirt blanc, une montre style Rollex, une fleur rouge à la veste, un bain moussant et quelques beaux sentiments prometteurs :

non ti spogliero' solo per portarti a letto accarezzero' la tua ombra, il tuo riflesso ogni volta che i tuoi occhi guarderanno i miei ti ricorderai che ti amerò per sempre	Je ne t'épouserai pas seulement pour te porter au lit. Je caresserai ton ombre ; ton reflet, chaque fois que tes yeux regarderont les miens ; tu te rappelleras que je t'aimerai pour toujours
--	--

Dans certains quartiers de Naples, quand on parle de musique, celle-ci se résume souvent à la *neomelodica*, *nuova melodia* née dans cette ville dans les années soixante-dix et quatre-vingt. De Forcella à la Sanità en passant par Secondigliano, et dans tous les quartiers populaires, on peut toujours entendre un air de cette musique au cours d'une promenade. En fait, les *neomelodici* correspondent à une catégorie assez large. Au départ, les thématiques étaient celles de la prison et de la survie sur le fil de l'illégalité. Riccardo Rosa, chroniqueur pour le journal local et alternatif *Napoli Monitor*, s'est beaucoup plu à étudier ce genre de questions. Il explique l'évolution de ces chanteurs. Au-delà de la violence, de la drogue et des stigmates d'une ville marginale, les histoires racontées sont aussi celles d'amours adolescents, de courses de vespa et d'immenses jalousies. Certains d'eux ont dilapidé leur fortune avant-même d'avoir conscience de la posséder. D'autres ont mal fini, tombés dans de mauvaises affaires judiciaires. Deux ou trois ont réussi à changer de style et ont alors pu faire une carrière plus nationale, gagnant dans le même temps le respect de la petite bourgeoisie et d'une part de ses intellectuels. D'autres ont continué de vivre dans le luxe grâce à des succès phénoménaux diffusés dans les années quatre-vingt, suite au tremblement de terre dans la région qui favorisa la prise en main de la ville par la *Nuova Camorra di Cutolo*.

Il faut dire que le succès de cette musique vient aussi des financements qui l'entourent et du milieu qu'elle touche. La promotion de ces artistes est aussi une manière de blanchir l'argent facilement, ce qui n'est pas un secret pour les napolitains. Peut-être est-ce d'ailleurs à cause de cette mauvaise réputation que, dernièrement, les *neomelodici* crient au scandale afin de ne plus être étiquetés de la sorte ? Ils veulent juste être considérés comme des chanteurs normaux qui font des chansons avec une mélodie particulière appelée *neomelodica*. J'ai hésité à respecter leur souhait mais n'éprouvant pas grand intérêt pour ce genre de détails, je les appellerai encore – comme l'immense majorité des napolitains – *neomelodici*.

Dans cette étude, je vais me concentrer plus particulièrement sur les chansons d'amour à travers des textes, des expériences et des paysages construits et marqués. Il ne s'agit pas là de conclure quoique ce soit au niveau d'une « culture » napolitaine, ni d'avoir la

prétention à l'exhaustivité, mais seulement de commencer à tracer quelques « tranches d'affect » par des « tranches de musique ».

Des chansons parlant d'amour chez les *neomelodici*, il y en a des centaines et des centaines en italien et en napolitain. Aujourd'hui, la plupart ne parle même que de cela. J'ai répertorié les scénarios possibles de ces chansons et je les ai rangés en sept « modes » :

- 1) je te promets que ça sera magique, je te donnerais tout si tu te donnes à moi, viens
- 2) je te veux et je suis très jaloux si tu as quelqu'un d'autre, viens
- 3) je te veux et si je ne t'ai pas, ça me fera très mal, ne te fais pas désirer, viens
- 4) je suis avec toi, c'est magique et je t'aimerai pour toujours, reste
- 5) je suis avec toi, ça ne va pas bien à cause de toi, je suis mal, je vais te quitter
- 6) ne me quitte pas mon amour, tu ne peux pas me faire ça, ne pars pas
- 7) je t'aime toujours et tu m'as quitté, je suis triste, reviens

Il peut bien sûr arriver que des modes se croisent ou même qu'ils fusionnent au cours d'une seule chanson, notamment en ce qui concerne les trois premiers. Mais ça n'a pas l'air de concerner la majorité des cas. Le rapport au sexe, à la fidélité, au mariage, à la dépendance et à la propriété est toujours très présent.

L'usage de la première personne dans mon récit ne sera pas évité. Il donnera au lecteur le pouvoir d'imaginer les univers dans lesquels je me suis plongé, ainsi que des moyens – bien que faibles – de juger de ma position vis-à-vis de ce que je découvre. C'est enfin un très modeste hommage à la méthode du roman qui a toujours traité avec force de la construction sociale des sentiments.

.....

Ce matin, sur un balcon en plein cœur des quartiers espagnols, alors que l'odeur du café se fait sentir dans la cuisine, la fenêtre d'en face est ouverte. Il en sort une musique « pop » ou un genre de rock très commercial mêlant guitares électriques, rythme binaire en 4/4, piano et synthétiseurs, un son très répandu dans ce genre de musique, quoiqu'un peu passé de mode dans les pays où ce style de sonorité est à un stade déjà plus avancé.

Ho scoperto che non c'è di meglio che stare con te, che ho bisogno di averti vicino, ho bisogno di te. E' diventa più bella e importante, la mia vita divisa con te, nel mio cuore ho capito c'è posto soltanto per te.	J'ai découvert qu'il n'y a rien de meilleur qu'être avec toi, que j'ai besoin de t'avoir à côté de moi, que j'ai besoin de toi. Et ma vie devient plus belle et importante partagée avec toi. Dans mon cœur, j'ai compris qu'il y a seulement une place pour toi.
--	--

« Non ti spogliero' solo per portarti a letto »  
*Construction sociale du sentiment amoureux chez les neomelodici*

Et vient le refrain énergétique ...

Perchè sai fare l'amore, sei un'emozione speciale e m'innamoro ogni giorno di più facchell che vuò nun te sacc mai ricere no. Perchè sai fare l'amore, bello da farmi impazzire, o tiempo vola si stong cu te, ca si tutt pe me, nun so sul parole io te vogl pe semp pe me.	Parce-que tu sais faire l'amour, tu es une émotion spéciale et je tombe chaque jour plus amoureux ... Parce-que tu sais faire l'amour, c'est beau à me rendre fou ...
---	--

POINTS OF VIEW

Il s'agit d'une chanson du quatrième mode de Luciano Caldore.

Celui-ci a connu à Naples un grand succès enchaînant les passages à la radio et sur des chaînes de télévision privée. Des jeunes filles étaient folles de lui, ce qui recommence aujourd'hui après quelques années difficiles. Afin de trouver la chanson entière, je décide de faire comme tant d'autres dans le monde en ce moment-même : je vais sur youtube, fenêtre d'une nouvelle culture de masse dans laquelle le spectateur organise lui-même les conditions de sa passivité. Dans une vidéo tournée en 2012 à la Villa Cupido et diffusée sur TV Campani 1, on voit notre sex symbol napolitain chanter ce morceau : *Perché sai fare l'amore*. Costume noir, veste ouverte sur un T-Shirt moult blanc, cheveux châtons aux mèches blondes, il tient le micro, grosse bague au doigt majeur, et agite son corps et ses bras (je n'ose utiliser le terme « danser » pour illustrer ce que je vois). Il est dans une grande salle blanche et luxueuse éclairée par des lustres d'or et remplie de grandes tables sur lesquelles se dressent de grandes fleurs.

Une femme de ménage travaille dans l'immeuble où je suis. Intrigué par ce que je viens de voir, je décide d'aller lui parler. Elle a 66 ans et a toujours vécu à Naples. Je lui demande ce qu'elle pense de Luciano Caldore et des *neomelodici* en général. Elle sourit et me répond gentiment:

C'est pas mal, ça s'écoute bien mais bon, tout est devenu si vulgaire. Il y a quarante ans encore on avait des belles musiques. La vraie chanson napolitaine, elle était magnifique, aujourd'hui ils sont tous pareils.

- Pourquoi ils sont tous pareils, vous dites ça par rapport aux textes répétitifs ?
- Oui, ils disent toujours la même chose déjà, ça c'est vrai.
- Et vous pensez que des jeunes napolitains d'aujourd'hui peuvent être influencés par la vision que ça donne de l'amour du genre « ti voglio per sempre per me » ?
- Déjà oui parce-que « per sempre », ça existe pas en amour. La vraie vie dans un couple elle vient quand on est sous un toit tous les jours et qu'on doit se supporter. Maintenant, y'a plein de divorces et de plus en plus. Les jeunes ils se marient. On leur fait signer, et puis après deux ou trois mois, ben ils comprennent que c'est plus dur dans la vie de tous les jours que ce qu'ils pensaient. Il savent pas que l'amour c'est autre chose que ça. Quand on s'aime, déjà on se fout de devoir signer un papier et de se marier, c'est une bêtise quand c'est pour divorcer juste après. En plus, après tout, le mariage c'est juste un papier, si on s'aime vraiment ça change rien. Moi ça fait depuis que j'ai dix sept ans que je suis avec mon mari, on s'est marié bien évidemment à l'époque mais aujourd'hui pour les jeunes ça change ... comme la musique en fait.

La référence au mariage est assez intéressante ici. Surtout que Naples est une ville très catholique. Quand mon amie rentre à l'appartement, je lui raconte la discussion. Giulia, qui est napolitaine, vit dans cet immeuble depuis son plus jeune âge. Elle m'explique que la femme de ménage, qu'elle connaît depuis toute petite, lui a déjà conseillé plusieurs fois de ne jamais se marier, qu'on y était, auparavant, obligé pour des raisons culturelles, familiales, traditionnelles, mais que, désormais, les jeunes y gagneraient à se libérer de ce genre de choses. Elle rajoute qu'il n'est pas rare que des dames d'un certain âge critiquent le mariage. Bien que la ville soit très catholique, le fait d'avoir bien connu cette obligation semble provoquer chez certaines – en connaissance de cause – une certaine réticence vis-à-vis du grand « contrat ». Il faut dire que la violence sur les femmes est un problème dans beaucoup de foyers napolitains, comme ailleurs.

Chez une partie de la population, le mariage a déjà perdu de son attrait. Si l'on traîne, par exemple, dans les squats napolitains – étant donné le grave contexte économique de cette ville et le fait qu'il n'y ait presque aucune aide sociale pour les jeunes, l'autogestion est un phénomène qui se généralise pour beaucoup d'entre eux qui ne peuvent pas ou ne veulent pas rester chez leur parents, ainsi que pour des familles n'ayant plus assez d'argent pour payer un loyer et se radicalisant de la même manière – les jeunes qui y sont refusent bien évidemment « l'institution chrétienne et bourgeoise » du mariage qui « n'a rien à voir avec l'amour » et qui est considérée comme « archaïque » me dit Giuseppe. Par contre, « l'institution de la jalousie, elle, a du mal à disparaître, même ici » ajoute Giulia.

Pourtant, dans les chansons *neomelodiche*, le mariage reste encore un élément central de la vie, l'accomplissement de la relation entre deux êtres. Il faut dire que cette musique trouve essentiellement son public là où la télévision – notamment celle des productions napolitaines – et la culture qui va avec, trônent au milieu des salons et éduquent les enfants.

Parfois, pour les fans, un rêve peut même se réaliser, si l'argent ou les bons contacts sont là. Il arrive régulièrement qu'un chanteur *neomelodico* vienne jouer dans un mariage.

Je remets la chanson de Caldore. Le fait que la femme sache faire l'amour semble être la seule véritable raison pour que l'homme la veuille pour toujours. En l'occurrence, on peut se demander si cela ne signifierait pas « pour toujours » faire l'amour avec une femme « faite pour ça » quand il le désire.

Je repense ici à Raffaello qui, à l'inverse de Luciano, tente de rassurer la femme à qui il s'adresse dans le clip avec son fameux : « *Non ti spoglio' solo per portarti a letto* ». Cependant, pour que cette phrase soit digne d'un refrain si « fort », c'est bien que cela ne semble pas évident à imaginer pour lui. Luciano l'aime parce-qu'elle sait faire l'amour, alors que Raffaello se distingue en rassurant la femme : il ne l'épousera pas seulement pour ça. Même si le « seulement » veut bien dire que c'est quand même bien une des raisons majeures et évidentes pour laquelle il voudrait l'épouser.

Le fait que Raffaello semble ici plus attentif que Luciano peut s'expliquer par la différence des modes. En effet, la chanson de Raffaello est une chanson du premier mode, il cherche donc à avoir la femme qu'il n'a pas encore. On comprend alors mieux cette attention particulière. Nous sommes dans la phase de séduction. Alors que Luciano

« *Non ti spogliero' solo per portarti a letto* »  
*Construction sociale du sentiment amoureux chez les neomelodici*

chante au quatrième mode : il a déjà la femme et il est juste en train de la flatter à sa manière.

Cependant, dans une autre chanson du premier mode, *Ti amo Carmè*, le chanteur Mimmo Dany chante quelque-chose qui va inverser le sens proposé par Raffaello.

Si staser nziem a te m mett a fa ammor Io riman facc e cart po matrimonio e t spos	Si ce soir, avec toi, je me mets à faire l'amour, demain je fais les papiers pour le mariage et je t'épouse
---	---

L'importance du rapport sexuel est encore bien mise en évidence mais, cette fois-ci, ça sera le soir même et le mariage viendra le lendemain, comme une récompense. La femme offre son corps et l'homme la remercie en lui passant la bague au doigt.

La dimension don / contre-don est donc assez importante dans ce genre de texte. Et quand on écrit une chanson qui se veut relativement sérieuse, généralement, on dit ce qu'on pense. D'une certaine manière, on dévoile notre conception du monde. Dans le cas présent, la conception de l'amour. L'image qui y passe est alors assez simple : c'est l'homme qui épouse la femme - ou/et qui lui promet de rester avec elle pour toujours – et, en échange, elle lui promet en quelque-sort de lui faire l'amour quand il le désire.

Dans les clips vidéos, l'environnement social dans lequel s'exhibe le chanteur est celui du luxe. Lui-même s'habille de manière à faire paraître sa richesse. Le *neomelodico* est – tout comme le joueur de football - le symbole de la réussite sociale. Cette production musicale étant contrôlée assez largement par la camorra, l'argent y circule rapidement. Par conséquent, devenir célèbre est le rêve d'un grand nombre de jeunes napolitains. L'homme parade pour séduire la femme, il s'entoure de ce qu'il croit être ses meilleurs atouts : sa voiture, ses vêtements, un restaurant de luxe ou encore une piscine.

Lors de la parade nuptiale, chez beaucoup d'animaux, les mâles se concurrencent pour attirer la femelle en exhibant leurs caractères sexuels secondaires, c'est-à-dire des caractères distinguant les deux sexes mais qui, à l'inverse des caractères sexuels primaires que sont les organes sexuels, ne participent pas directement au système reproducteur. Chez l'animal humain, il s'agit des traits physiques comme la pilosité, le tissu adipeux, la morphologie ou la peau, ainsi que de certains caractères comportementaux qui correspondent par exemple à la fabrication de nids en forme de tonnelle chez les oiseaux jardiniers ou à la danse du pigeon. Or, la « nature » ne se distingue pas de l'évolution du milieu social. Il me paraît donc naturel d'affirmer que dans une époque où le capital et sa mise en spectacle médiatisent la majeure partie des rapports sociaux, le *neomelodico*, durant sa parade nuptiale, exhibe des caractères sexuels rattachés au mode de société dans lequel il vit, capitalisme à la napolitaine, où l'économie transcende la vie. Ces caractères sexuels secondaires seront ici nommés phallus économique.

Dans la rue, il suffit, pour comprendre l'impact de la séduction par la distinction, de regarder les tenues vestimentaires. On voit des jeans de marque sur lesquels se posent des ceintures au métal doré. Les T-shirt collants sont à la mode et il n'est pas rare que s'apposent dessus des écritures dorées elles-aussi. Lunettes de soleil « classes », belles

motos, ou fausses Ray ban et vespa pour ceux qui ne trouvent pas les moyens. Gel dans les cheveux, il n'est pas si rare d'en voir un s'être fait une couleur ou porter la crête du footballeur Marek Hamšik.

Beaucoup de femmes en jean très collant, ou en mini jupe, avec des ceintures larges, des hauts parfois décolletés, n'hésitent pas non plus à bien se maquiller et s'orner de toute sorte de bijoux. Les cheveux longs coiffés avec soin, leur parfum – bien qu'il soit parfois trop fort - caresse les narines si l'on passe à côté. Certaines ressemblent en fait aux mêmes femmes qu'on peut voir dans les clips *neomelodici* – bien qu'elles n'aient pas toutes la chance de correspondre aux normes de beauté correspondantes - ou peut-être est-ce l'inverse. Je ne crois pas – dans une société fétichiste - qu'il y est une distance claire et perceptible – un éloignement écrivait Debord - entre ce qui est directement vécu et une représentation. Il s'agit plus d'une « abstraction réelle » dans laquelle se vivent les choses. Mais, au final, au milieu des magasins, je me rappelle quand même des quelques mots de Feuerbach : « sans doute notre temps préfère l'image à la chose, la copie à l'original, la représentation à la réalité, l'apparence à l'être ». Marchant au milieu des gens là où l'on ne pourrait voir que les choses et leur prix, les rapports sociaux me semblent bien médiatisés par des images : chacun son « style », sa « marque de fabrique ». On est déjà influencé dans nos rapports par ce qu'on reconnaît chez l'autre inconnu ; reconnaissance qu'il a déjà préparé par toute une série d'apparats.

Il y a des glaciers un peu partout. Avant, il y avait moins de *gelaterie* mais il y eut une explosion lorsque la camorra cherchait encore de nouveaux moyens pour blanchir son argent. Ça ne sera pas le dernier. Un magasin de parfum, Giulia me dit qu'il appartient aussi à un des clans camorristes du quartier, en face de la librairie Feltrinelli. Une place, des banques, de la musique *neomelodica* qui sort encore des fenêtres, des marchands ambulants et *il cavaliere di Toledo*, statue s'élevant sur une place sur fond de grand immeuble. Une gaffe ? Cette œuvre artistique commandée à William Kentridge par la mairie pose un léger problème. Selon une légende, Mastrosso, fondateur mythique de la camorra se serait partagé les rôles avec Osso et Carcagnosso, respectivement fondateurs imaginaires de la mafia et de la 'ndrangheta, tout trois appelés *i cavalieri di Toledo*. Ignorance des pouvoirs publics, provocation d'un artiste ou étrange intention ?

Naples, comme je l'ai déjà dit, vit une période qui est loin d'être reluisante du point de vue matériel. Le Monde Diplomatique, sous la plume d'un journaliste du *Manifesto*, dans un précédent numéro n'hésitait pas à la qualifier de futur de l'Europe, le Moyen-âge du capitalisme. Le « moyen-âge » se référerait à un certain féodalisme capitaliste. C'était aussi le titre d'un ouvrage collectif réalisé par l'équipe du *Napoli Monitor : Medioevo napoletano, Dopo il rinascimento prima della barbarie*. Le taux de chômage chez les jeunes y atteint des sommets. L'État – à la solde du capital - y a de moins en moins prise, ou du moins ne remplit que son rôle régalien et réprime souvent – bien qu'il n'ait pas les moyens de le faire d'une manière aussi efficace qu'en France - les travailleurs, les étudiants, les chômeurs, les squatteurs, et tout ceux qui désirent lutter contre les conditions actuelles. La région connaît d'énormes taux de cancer à cause des déchets toxiques importés du Nord pour y être enterrés légalement ou non par des firmes camorristes. Le trafic d'armes et de drogues y sont rentables. Plusieurs soirs, je m'étonnais des feux d'artifice résonnant dans la ville jusqu'à ce que j'apprenne qu'il ne s'agissait pas toujours d'une fête mais souvent d'un code annonçant l'arrivée d'un trafic



« Non ti spogliero' solo per portarti a letto »  
*Construction sociale du sentiment amoureux chez les neomelodici*

ou la sortie de prison d'un camorriste dans de plus rares cas. Au nouvel an, les bruits des explosions dans le ciel dissimulent des règlements de compte au sol : les morts par balle y sont plus nombreux que les autres jours.

Cette crise est vécue plus amplement par les femmes. La domination masculine, ancrée dans l'histoire, s'aggrave et elles, qui avaient déjà moins de travail que les hommes, ont de moins en moins de chance d'en trouver. Pour toute une classe populaire, le rêve se trace alors à travers ce qui leur est vendu sur les ondes. La seule issue de secours, si l'on ne peut connaître autre-chose, se situe par conséquent dans l'illusion. Ça n'est pas un hasard si les concerts *neomelodici* sont majoritairement fréquentés par un public féminin intégrant un grand nombre de jeunes filles.

Le mariage comme il est chanté représente la dimension la plus brute du rapport hommes/femmes. Elles auront plus de chance de trouver la sécurité matérielle dans les bras des hommes, et en échange, elles donneront leur corps et leur services. Plus l'homme est riche, c'est-à-dire plus le phallus économique et social qu'il agite durant la parade nuptiale est alléchant, mieux c'est. S'il ne l'est pas, il lui faudra vendre sa force de travail, si – bien sûr – il trouve un emploi. Il ramènera alors l'argent et s'appropriera la force de travail féminine s'exerçant dans le foyer et au lit. Ceci veut dire qu'il s'appropriera le corps même de la femme car, au-delà d'un plaisir partagé, elle se trouvera dans une position de devoir permanent. Cependant, la forte audience de ces chansons prouve que la femme participe pleinement à sa propre domination. Elle y participe pour la simple raison qu'elle lui a toujours été vendue comme normale, ou pire : comme un « rêve ». C'est en fait aussi la démonstration, à une échelle trop souvent oubliée, de ce que peut provoquer dans les classes populaires la décadence culturelle induite par le néolibéralisme. Une humanité « devenue assez étrangère à elle-même pour réussir à vivre sa propre destruction comme une jouissance esthétique de premier ordre » écrivait Benjamin.

Tony Colombo, dans la chanson du premier mode *Ho promesso che ti sposo*, présente déjà le « rêve » qu'il propose à l'objet de son désir. Il explique ce que la femme deviendra après le mariage et lui conseille d'attendre un peu. Ils sont encore trop jeunes. On y comprend peut-être pourquoi Raffaello chantait que ça n'était pas seulement pour faire l'amour qu'il voulait épouser la femme à qui il payait un bain moussant, mais peut-être pour qu'elle remplisse d'autres fonctions en plus ...

<p>Io ti comprero una casa come quelle in Canada, Insiem a te vustut e spos n'anz a di vogli giurà mezza prumess rind a fabbric ro zi nun chiagnr me a crerere io amo solo te. A diciotann e ambress pe spusa si ancor guaglincell a chest'età t vogl ben e nun te preoccupà che un giorno il sogno si realizzerà, a dicciottann pierd a libertà starj sep a fa e srvizj e a cucina pe fa' a signora tiemp c n sta p ave nu figl e advntà mammà, e damme nu vas e nun sta nervos tanto l'ho promesso che ti</p>	<p>Je t'achèterai une maison comme celles au Canada, Avec toi habillée comme une mariée je veux jurer devant dieu. Une moitié de promesse dans l'usine de mon oncle, ne pleure pas, tu dois me croire, je n'aime que toi. A dix-huit ans c'est tôt pour le mariage. Tu es encore une jeune fille à cet âge-là, je t'apprécie tellement, ne t'inquiète pas, un jour le rêve se réalisera. A dix-huit ans tu perds la liberté, tu seras toujours en train de faire les tâches ménagères et la cuisine. Pour faire la femme on a le</p>
---	--

<p>sposo io ti sposero't', a diciotann nun s po invecchia fra tre-quatt'an s n po parlà</p>	<p>temps, pour avoir un fils et devenir maman. Et donne-moi un baiser, ne sois pas nerveuse, parce-que je te l'ai promis, je t'épouserai. A dix-huit ans on ne peut pas vieillir, d'ici trois ou quatre ans on en reparlera.</p>
---	--

Bien sûr, il ne faut pas oublier, comme je l'indiquais plus tôt, que la ville est très catholique. C'est pour cela que le mariage y prend aussi une si grande importance. Il doit être une grande fête et coûter cher. Un décalage s'accroît, par conséquent, entre la conception du monde chantée par les *neomelodici* et la réalité sociale du moment. Le nombre de mariages chez les jeunes est en baisse. Beaucoup doivent vivre de plus en plus longtemps chez leur parents. Alors, au delà de la frustration, il y a l'adaptation. Viale Virgilio, sur six cent cinquante mètres, des voitures sont alignées, certaines ont les vitres recouvertes de l'intérieur, surtout le samedi soir... même si la banquette n'est pas ce qu'il y a de plus confortable, ni de plus romantique, il est traditionnellement mal vu d'aller faire l'amour dans la maison de ses parents.

Cependant, même si l'inévitable crise du capitalisme entraîne à premier abord une décadence générale, une grande partie des jeunes filles continuent d'aspirer au travail, bien qu'y ait de moins en moins de possibilités à ce niveau là. De plus, le chômage touchant aussi énormément les hommes, ceux-ci semblent perdre leur « légitimité » économique face à la femme. Ils perdent par la même occasion une part de leur pouvoir, ce qui découle sur une certaine frustration. C'est peut-être ce qui expliquerait l'augmentation ces dernières années des violences faites aux femmes dans la ville. Les hommes perdant leur phallus économique qui leur permettaient de « tenir » les femmes retombent, en quelque sorte, dans la violence primitive.

Au niveau de la position assez centrale du rapport sexuel dans la relation type chantée par les *neomelodici*, le refrain de la chanson de Raffaello, *Ma questo non è amore*, en dit long.

<p>Ma questo non è amore, stare così non vale, averti accanto senza brividi, mi batti todo il cuore, è un gusto che fa male non sento te sulla mia pelle. dimmi a che serve ancora fingere non vedi che si fa difficile recuperare ormai.. restare qui non posso e vado via adesso da te lontano più che posso, io non resisto e dico basta, averti accanto come un'ombra, io sono stanco e dico no!!</p>	<p>Mais ceci n'est pas de l'amour, être ainsi ne vaut rien. T'avoir à côté de moi sans frissons, tu me fais battre le cœur, c'est un goût qui fait mal. Je ne te sens pas sur ma peau. Dis-moi à quoi sert encore de faire semblant, tu ne vois pas que ça devient difficile de récupérer désormais ? Rester ici, je n'en peux plus et je m'en vais maintenant au plus loin de toi. Je ne résiste pas et je dis basta. T'avoir à côté de moi comme une ombre, je suis fatigué et je dis non !!</p>
---	--

Il se plaint ici d'être dans une période dans laquelle la femme ne lui porte plus assez d'attention au lit. Il décide donc de s'en aller. Tout au long de la chanson, il cherche en fait peu à savoir ce qui ne va pas et passe son temps à se lamenter de sa propre souffrance. Elle ne remplit plus son rôle, elle ne tient pas bien son poste et l'homme

« Non ti spogliero' solo per portarti a letto »  
*Construction sociale du sentiment amoureux chez les neomelodici*

décide de la licencier. Finalement, ce qu'il semble vouloir dire quand il demande « à quoi sert encore de faire semblant » peut se résumer dans une formule plus directe : « à quoi tu sers encore si tu ne me fais plus l'amour ».

Mais l'égoïsme de l'homme qui parle d'amour va souvent plus loin. Mimmo Dany commence sa chanson *Ti amo Carmè* ainsi :

<p>Spacc contro spacc e a copp tutta scullat  tutt quant guardan stu corp spugliat e io accus  tu gia l e capit ca te voglio abbraccia  e fai fint e nient p me fa spandecà me vuo sul  provocà</p>	<p>Plusieurs fentes dans ta jupe, un décolleté au-dessus. Tout le monde regarde ce corps déshabillé et je suis mal. Tu l'as déjà compris que je veux t'enlacer et tu fais semblant de ne rien voir pour me faire souffrir. Tu veux seulement me provoquer.</p>
---	--

Si la femme ne regarde pas l'homme alors qu'il la veut, c'est forcément qu'elle se joue de lui pour le provoquer, surtout si elle s'habille d'une manière un peu « aguicheuse ». Autant le dire tout de suite, ceci ne laisse pas beaucoup de liberté à la gente féminine, et cela rappelle le caractère fétichiste et consommable de la femme.

Dans toutes les chansons que j'ai pu écouter, l'homme ne parle quasiment que de lui. Quand il déclare son amour, il le fait en exposant ses propres sentiments : entre désirs, souffrances et promesses. Il n'hésite jamais à exhiber sa douleur, ce qui met la femme dans une position de responsabilité vis-à-vis de son malheur. S'il ne va pas bien, c'est à cause d'elle. Il n'hésite pas à la culpabiliser, surtout en accentuant la dépendance qui le tient à elle.

<p>vivo solo di te  sei la parte di me  che ogni giorno mi fa respirare  chiusa dentro di me  prigioniero di te  sei il dolore che mi fa più male  vivo solo di te  non trattarmi così  come puoi pensare  che ti lascio andare ?  cado a pezzi nelle tue parole  che mi fanno male da morire  tutto il veleno , ti nutri  si ferma sul viso che cambia espressioni  parla più piano  che puoi risvegliare rancori  reprimi il tuo dolore  lascia parlare il cuore  vivo solo di te  sei la parte di me  che ogni giorno mi fa respirare »</p>	<p>Je vis seulement de toi  tu es la partie de moi  qui, chaque jour, me fait respirer  enfermée à l'intérieur de moi  prisonnier de toi.  Tu es la douleur qui me fait le plus mal  Je vis seulement de toi  Ne me traite pas comme cela.  Comment peux-tu penser  que je te laisse partir ?  Je tombe en morceaux dans tes mots  qui me font mal à mourir.  Tout le poison, dont tu te ne nourris,  S'arrête sur le visage qui change d'expressions.  Parle plus doucement  tu pourrais réveiller les rancœurs.  Réprime ta douleur  laisse parler le cœur  Je vis seulement de toi  tu es la partie de moi  qui, chaque jour, me fait respirer.</p>
--	--

Rosario Miraggio, dans cette chanson du sixième mode, *Vivo solo di te*, va assez loin dans ce sens. Si j'analyse la chose phrase par phrase, la chanson prend une certaine profondeur qu'on ne comprend pas toujours en discothèque.

La femme est directement présentée comme partie de l'homme. Sa côte peut-être, qui sait ? Quoiqu'elle le fait respirer tous les jours. Du coup, elle pourrait aussi être son poumon. Soit dit en passant, dans une région si polluée et cancérigène, ça n'est pas une position très confortable. Si elle ne peut partir, c'est qu'elle est enfermée dans l'homme et que lui-même est prisonnier d'elle. Voilà une belle illustration de la dialectique du maître et de l'esclave. Dommage que Hegel n'ait pas eu l'occasion de lire un texte *neomelodico*, ça lui aurait sûrement faciliter la tâche.

La femme est la pire douleur de l'homme car il nourrit sa vie de son existence. Comme la bourgeoisie vit du prolétariat nous pourrions dire. Si nous osons être aussi schématique, nous dirions que les dominants vivent des dominés. Et si ces derniers veulent s'émanciper, s'en aller, ils font souffrir les dominants car ces derniers en dépendent. Ils n'ont donc aucun intérêt à les laisser partir.

Rosario Miraggio demande ensuite à la femme de ne pas le traiter ainsi. Comment peut-elle penser qu'il va la laisser s'en aller ? Il faut qu'elle réprime sa douleur, qu'elle se calme et qu'elle parle plus doucement. Il veut bien écouter sa plainte si celle-ci est douce et qu'il en délimite lui-même le cadre expressif. Si l'on veut continuer la comparaison illustrative entre genre et classe, ceci n'est pas sans rappeler la question que rétorquent souvent aujourd'hui les dominants, ou plutôt les profitants du système, – et leur chiens de garde – quand ils se sentent attaqués. « Est-une honte de gagner de l'argent dans ce pays ? Vous pensez qu'on a pas le droit de réussir sa vie et d'être riche ? ». Ces questions en disent plus sur ceux qui les posent que les réponses qu'il pourraient en attendre et, sous leur poids, celui à qui on les pose – même lorsqu'il appartient à des partis de « gauche » – se couche la plupart du temps. Le droit du dominant a été naturalisé, l'idéologie capitaliste matérialisée, même chez ceux qui se rêvent défenseurs des dominés.

C'est le droit de réussir qui est invoqué alors même qu'il a déjà été prouvé mille fois que – dans un temps de reproduction sociale programmée – l'idée de mérite dans la réussite sociale tient plus de la légende que de la réalité. Mais encore une fois ce qui est réellement s'est « éloigné » dans sa représentation contrôlée, tout comme il existe une grande différence entre « l'idéal républicain » et la réalité de la république française malgré les publicités politiciennes.

Si la femme n'a pas le droit de maltraiter l'homme et de partir, s'il dit qu'il ne la laissera pas faire, c'est parce-qu'il se considère comme son supérieur hiérarchique, position qu'il a largement « naturalisé » au cours de l'histoire. Il s'étonne juste que la femme ne l'ait pas complètement admis elle aussi. La question que pose Miraggio est finalement : « Si je t'aime, n'ai-je pas le droit de te garder ? ».

Mais peut-on encore parler d'amour de l'autre à ce niveau là ? Le *neomelodico* n'est-il pas seulement amoureux du reflet que la femme lui renvoie ? Pour rester dans la comparaison schématique, quand le riche parle de sa richesse, c'est souvent dans le reflet que lui renvoie le pauvre qu'il se sent riche. C'est dans le désir qu'il crée chez le pauvre – et avec lequel il l'éduque – qu'il voit ce qu'il croit être du mérite pour lui-même. Il se posera donc un fausse question : « Si j'ai du mérite, n'ai-je pas le droit d'être

« Non ti spogliero' solo per portarti a letto »  
*Construction sociale du sentiment amoureux chez les neomelodici*

riche ? ». Une question qui en cache une autre : « Si je suis riche, n'ai-je pas le droit d'avoir du mérite ? ». Ça n'est donc pas le mérite qui fait la richesse, mais la richesse qui donne l'idée de mérite.

vivo solo di te del sapore che hai come puoi pensare che ti lascio andare la tua immagine non può svanire dai miei sogni non potrai scappare vivo solo di te del sapore che hai non c'è niente che puoi cancellare dalle pagine del nostro amore	Je vis seulement de toi de la saveur que tu as comment peux-tu penser que je te laisse partir Ton image ne peut pas disparaître de mes rêves, tu ne pourras pas t'échapper Je vis seulement de toi De la saveur que tu as Il n'y a rien que tu puisse effacer des pages de notre amour
---	---

Dans la suite du refrain, c'est le même ton qui continue. Il vit seulement par elle, par la saveur qu'elle a, ce qui n'est pas sans rappeler le mécanisme d'appropriation relevé précédemment. Il finit par chanter qu'elle ne peut rien effacer de la page de leur « amour ». Si elle croit ne plus être directement dépendante de lui dans le futur, elle le sera toujours indirectement par le passé. Celui tendra donc naturellement à se reproduire. Ainsi sonne la « fin de l'histoire » du penseur Francis Fukuyama au chanteur Rosario Miraggio : le premier étant à la pensée ce que le second est à la chanson.

Quand rien ne va plus, le *neomelodico* monte au créneau et affirme directement sa volonté supérieure. De nature capricieuse, comme un enfant en supermarché, il se fait catégorique sur ce qu'il désire.

Amici no, Come si può Io voglio avere tutto! Na nott' si, na nott' no T' vogl rint'o liett	Amis jamais, comment ça se peut. Moi je veux tout avoir ! Une nuit oui, une nuit non ? Je te veux dans mon lit
---	---

Ceci n'est qu'un exemple. Il s'agit de *Si faccio ammòre cu n'at*, chanson où se mêlent deuxième et troisième modes, encore de notre cher Rosario Miraggio. Mais c'est une chose très habituelle dans cette musique.

Cchiù fort' e me sta vogl'e te T' vuò spuglià come fa il tuo ragazzo.. Riest' accussì, nun t'ncazzà è questo il tuo difetto Fatt vasà, primm' e parlà Prova a sentirmi addosso Nun t'frmà C'chiagn a fa'?!	Plus fort que moi, cette envie de toi, veut te déshabiller comme ton mec le fait. Reste comme ça, Ne te fâche pas. C'est ça ton défaut Laisse toi embrasser avant de parler Essaie de me sentir sur toi Ne t'arrête pas Pourquoi tu pleures ?!
---	---

Rosario prend ici la position du supérieur hiérarchique qui ordonne. Il use de l'impératif et laisse peu de possibilités à la femme. Il veut quelque-chose d'elle qu'elle ne veut pas lui donner. Il la désire et refuse de lui laisser le choix. Il est prêt à tout pour avoir son jouet. L'agitation dans tous les sens de son phallus économique n'a pas charmé l'objet de ses désirs. Mais il ne veut pas l'admettre et compte bien user de ses caractères sexuels primaires.

Si elle se fâche et qu'elle ne tient pas en place, c'est un défaut. Il ne veut pas qu'elle parle tant qu'elle ne s'est pas laissée faire. Il s'étonne qu'elle se rebelle et refuse de l'accepter. Dans un monde où tout s'achète et se consomme, la femme – qui suscite du désir – doit être consommable. Si elle ne l'est pas, c'est un défaut de fabrication. Voilà ce que chante ici Rosario : une banalisation du viol qui peut passer sans soucis sur les chaînes de télévision privées napolitaines. Et dans ce viol naturalisé, si la femme ne se laisse pas faire, c'est elle qui est coupable et c'est elle qu'on juge.

Dans cette chanson, c'est aussi la jalousie qui parle. Il n'est pas rare qu'on désire ce que possède un autre. Si le « mec » de la fille la déshabille, Rosario veut faire la même chose. C'est un immense régime de concurrence masculine qui ressort d'un grand nombre de chansons *neomelodiche*. Un royaume dans lequel règne la jalousie. Les hommes veulent une femme, « *per sempre* », comme propriété inaliénable. Il n'est pas rare d'entendre des histoires de bagarres suite à des affaires de fille, ou même des histoires qui vont plus loin et finissent dans le sang. L'homme ne veut pas qu'on touche à sa propriété privée mais dans l'empire du sentiment « amoureux » industriel, Rosario n'hésite pas à violer la propriété privée d'autrui. Même si cela devrait porter à conséquences. Dans l'exercice de la domination masculine, les hommes sont loin d'être conciliants entre eux, ils sont dans une concurrence sauvage pour la propriété des moyens de production de leur plaisir.

Tony Colombo donnait un concert début mai 2013 à l'Arena, Ricardo y était pour un reportage *Napoli Monitor*. A l'entrée on y vendait des tubes fluorescents à un euro, indispensables pour assister à ce genre de concert. Tony est un des jeunes *neomelodici* les plus aimés. Au concert, des jeunes filles hurlent, mais il y a aussi des familles entières qui viennent, ainsi qu'un grand nombre de couples. Dans la chanson, *Vorrei sapere*, il n'hésite pas à demander à une fille de quitter son « mec » pour lui.

<p>Vorrei sapere</p> <p>Con quale faccia ti presenti adesso a casa, se é vero che non ci stai a letto gia da un mese, da pochi giorni non lo stai baciando piu, Io vorrei crederti</p>	<p>Je voudrai savoir</p> <p>Avec quel tête, tu te présente maintenant à la maison. Si c'est vrai que tu ne « vas plus au lit » déjà depuis un mois, que depuis peu de jours, tu ne l'embrasse plus. Je voudrais te croire</p>
--	---

Rosario n'aurait sûrement pas aimé qu'un autre homme écrive cette chanson à sa femme. Il tente de prendre la part du marché d'un concurrent. Heureusement, tout tombe bien pour lui, si ce que lui dit la femme est vrai, si elle ne couche plus avec l'autre homme, ce dernier devrait la quitter d'ici peu. Peut-être qu'il s'agit après tout de la copine de Raffaello ? Mais peut-être aussi que si elle ne « va plus au lit », c'est qu'elle a

« Non ti spogliero' solo per portarti a letto »  
Construction sociale du sentiment amoureux chez les *neomelodici*

été abusée et traumatisée par Rosario et qu'elle ne peut pas l'avouer au risque d'être rejeté de tous ... Est-ce donc cela *la dolce vita* dont rêve la femme du *neomelodico* ?

POINTS OF  
VIEW

.....

Plus j'ai écouté les chansons et lu leur textes, plus j'avais l'impression de saisir leur conception de l'amour. J'avoue avoir beaucoup de mal à appeler cela de l'amour. Mais le plus triste est ailleurs : ce qui est vrai pour les *neomelodici* me semble aussi concerner une immense partie de notre société. Et dans ce monde de l'émotion *neomelodica*, les choses les plus belles comme la passion amoureuse, la poésie réalisée des jours heureux, le partage, la découverte et le rapport sexuel, prennent une allure répugnante imprégnée de dominations perverses et de narcissisme.

La femme et l'homme sont des figures construites socialement, c'est-à-dire qui respectent ce que l'histoire en a fait et en fait aujourd'hui. La construction du rapport de domination se base sur l'exploitation prise comme l'action de mettre en valeur quelque-chose et d'en tirer profit, ici de la femme par l'homme. Mais plus qu'une exploitation qui concernerait particulièrement la force de travail, il y a appropriation : la femme devient une partie de l'homme non pas comme on dit souvent, en tant que « moitié », mais comme un moyen de production substantiel que l'homme se doit de posséder pour être « entier ». Comme le prince a besoin de ses sujets pour être prince, comme le prêtre a besoin de son troupeau pour être prêtre, comme le capitaliste a besoin de ses travailleurs pour être capitaliste, le mâle dominant a besoin de sa femelle dominée pour être mâle dominant. Et si le prince se voit comme prince à travers les yeux de ses sujets, il en est de même dans le rapport de genre.

Or, il ne peut y avoir de véritable amour tant que les yeux de l'autre ne reflètent que notre propre position. Tant que l'amour est travesti en amour propre. Mais ce phénomène persiste sans peine dans une société où toutes sortent de dieux, dont le très puissant « Dieu-argent », transcendent l'humanité et la vie.

Je réécoute une dernière fois – et je crois que ça sera vraiment la dernière – Mimmo Dany, *Ti amo Carmè*.

comm era bell quand io nziem a te rint a stu vic nfacc a tu mur scrivett ti amo carmè	Comme c'était beau quand je rentrais avec toi dans ta rue. En face de ton mur, écrit ti amo carmè
---	---

Je sors marcher dans Naples. Les murs sont si décorés, les graffitis écrivent une belle part du roman de cette ville. On peut en répertorier plus ou moins quatre genres : politique, « amour », football et « signatures ».

Il faut croire que cette ville nous aime : *Ti amo ... per sempre ... Anna, Maria, Marcella, Giulia ...* Si l'on oublie la construction sociale du sentiment amoureux chez les *neomelodici*, cela semble si beau. Mais sur les murs, c'est une part de la fresque de notre temps historique qui se dessine. Et la réalité nous rappelle vite à l'ordre du jour. Dans la via Guglieimo Oberdan, je m'assois sur un banc et je lis : « *Ti odio ma ti amo* ».

Je vais manger en face de l'église Santa Chiara recouverte de centaines de mots : « *Non permetterò mai a nessuno di portarti lontano da me. Ti amo* ».

Je me lève et continue ma marche en observant cette fois-ci les tags politiques. Je remarque que les murs sont un champ de bataille et que certains censurent les graffitis parlant de résistance, d'autogestion, de révolution et qui appellent à la fin du système capitaliste. Il y en a beaucoup ici de ces écritures « rouges ». Mais sur plusieurs, les censeurs barrent ces mots pour les remplacer par de gros phallus et ce dans grand nombre d'endroits de la ville. La couleur de l'argumentation est annoncée. Finalement, je me demande si ma théorie du phallus économique – qui me faisait sourire – n'est pas également vérifiable sur les murs...

Nathan Brenu, graduated at the Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales, Nathan Brenu spent one year in Naples, where he carried out a research on camorra history (Ceux qui ne pêchaient pas. De la prépotence camorriste dans les bas quartiers napolitains à la fin du XIXe siècle). At present he is carrying out a new research on the connection between private business and public works in Mediterranean areas (XVIII-XIX c.)